

« DERRIÈRE
L'OBJECTIF,
JE RETROUVE
UNE FORME DE
LIBERTÉ »

Photo: xxxxxxxx

Lorsqu'il quitte le champ des caméras, **Nikos Aliagas** s'adonne corps (cœur) et âme à la photographie, toujours à l'affût de belles lumières et de rencontres spontanées. Au travers de l'exposition Parisiennes, affichée sur les grilles de l'Hôtel de Ville de Paris début mai, il a rendu hommage aux femmes de la capitale, en noir et blanc bien sûr. Il nous explique son attachement profond à la photographie, sa fascination pour les mains et son rapport au temps, qu'il prend généreusement pour évoquer sa passion. Loin du tourbillon médiatique.



Xxxxx
XXxxxx.



Propos
recueillis par
Benjamin Favier

À quand remonte votre passion pour la photographie ?

Je me suis mis très tôt à la photographie. Quand j'étais gamin, mon père m'a offert un Kodak Instamatic. Cela me permettait de photographier des pieds, tout sujet

qui se trouvait à mon échelle, avec mes yeux d'enfant. J'étais un rêveur. Je parlais toujours en photo. Mes souvenirs décrivaient une image. Il m'arrivait de dire à mes parents : « Je me souviens

on est passé à tel endroit en voiture, il y avait tel ciel et telle personne assise devant une statue ce jour-là. » Une sorte d'hypermnésie d'images, qui me faisait rembobiner, le soir, le film de mes photos imaginaires. Cette mémoire photographique m'a poussé, lorsque j'étais jeune journaliste à la fin des années 80, à commencer à cadrer, en tant que caméraman, pour Euronews. Mon postulat de départ était : « J'observe le monde ». Je n'ai jamais arrêté. En tant qu'animateur, j'observe tout sur un plateau. La façon dont le metteur en scène, les équipes techniques, installent le matériel et définissent des angles de vue... Par la force des choses, quand je suis arrivé à TF1, j'ai fait moins de photo, car j'ai dû apprendre un nouveau métier. Puis, petit à petit, j'ai ressenti un manque. Même avec un téléphone, j'avais besoin de cadrer, de créer un monde dans un cadre X ou Y. Il y a une

“ Apis alibea vollupta voloriberepe molu ptae aut laut duciene sum incturiandis consecra bod qusum resequam, ”



Xxxxx
XXxxxx.



CINQ PÉRIODES-CLÉ DANS VOTRE PARCOURS DE PHOTOGRAPHE

Années 2000 Découverte de Salgado. Un choc. Je l'ai interviewé à plusieurs reprises. J'ai assisté à son investiture sous la coupole, à l'Académie des beaux-arts en 2017.

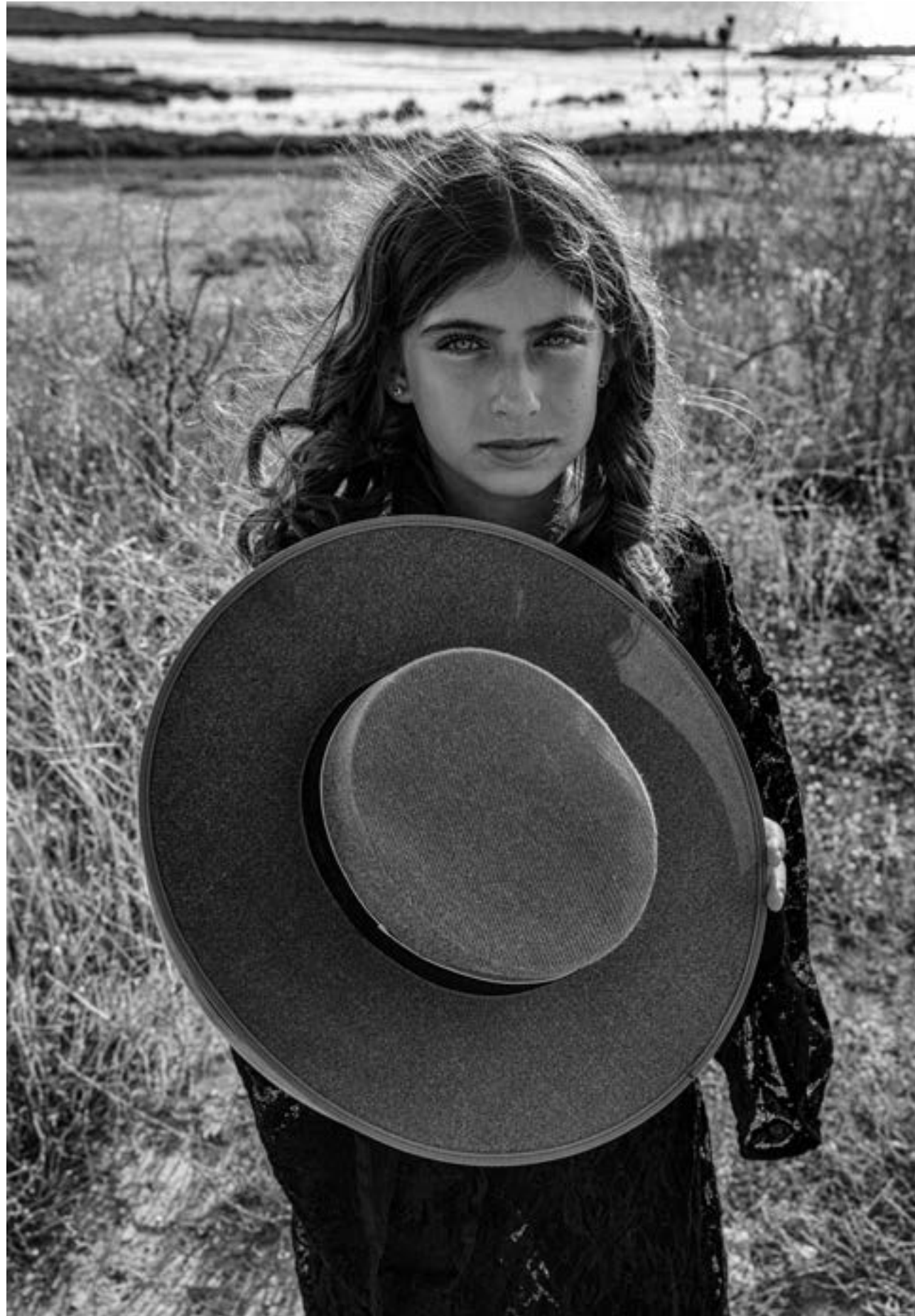
2016 Ma première exposition à la Conciergerie. Une grande émotion de voir mes photos imprimées sur 4 mètres. Mon père est venu en fauteuil roulant. Un moment très fort.

2018 La sortie de mon livre L'épreuve du temps, aux éditions de La Martinière. Une fierté de publier chez un éditeur mythique.

10 septembre 2018 La dernière photo d'Aznavor. On est devant l'ancien siège d'Europe 1, rue François 1er. Au moment de partir, il me demande si je ne veux pas faire une photo, comme j'en ai l'habitude. Puis il me dit : « On se voit après mon voyage. » C'est la dernière fois que je l'ai vu, il est décédé trois semaines plus tard. Cette photo prend une autre dimension, sa lecture n'est plus la même.

16 avril 2019 Lendemain de l'incendie de Notre-Dame de Paris. Je photographie une femme qui pleure dans la rue, avec la cathédrale en arrière-plan. Elle est venue pleurer dans mes bras. Je lui ai demandé si je pouvais faire un portrait. Un moment de vérité. La photo est dans l'exposition Parisiennes.

Xxxx
Xxxxx.



Xxxx
Xxxxx.



Xxxxx
XXXXX.



Xxxxx
XXXXX.

quinzaine d'années, je me suis équipé avec du matériel un peu plus sérieux en numérique. J'ai recommencé à photographier régulièrement.

Vous avez déclaré que la photographie agissait comme un anti-stress pour vous. En quoi vous permet-elle de déconnecter ?

C'est vrai ! Le fait de passer derrière l'objectif est un acte qui prend une autre signification pour moi qui suis régulièrement devant. En tant que sujet filmé ou photographié, on se retrouve à la

merci de la personne qui est derrière. En inversant les rôles, je retrouve une forme de liberté. Cela me permet de raconter des histoires. Lorsque je me trouve face aux objectifs, je fais mon travail. En tant que photographe, je n'ai pas de tâches professionnelles. J'explore un autre univers. Un autre espace-temps. Il y a quelques mois, je me retrouve devant la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, à la sortie d'un tournage pour le boulot. La lumière est tellement belle, il y a peu de monde, dans une ambiance de semi-confinement. La

lumière, c'est magique. Un peu comme quand tu pêches, et que tu sais que ça va mordre. Tu attends, car tu sais qu'il va se passer quelque chose. Je photographie la statue et j'entends deux voix derrière moi, hors champ. Deux gamines, d'une vingtaine d'années. Elles m'ont reconnu, malgré le contexte sanitaire actuel qui impose le port du masque. Elles me chambrent un peu – c'est un aspect de la notoriété, qui parfois complique l'échange, car on risque de perdre le côté naturel et spontané. Elles arrivent vers moi. L'une des deux a le masque baissé et mange un sandwich. La seconde a le visage couvert. Je ne vois pas tout de suite qu'elles sont jumelles. Je leur dit que je les attendais. Elles éclatent de rire. Nous échangeons pendant que je les photographie. Elles me confient que je suis l'animateur de leur enfance. Elles s'interrogent sur la vie. L'une veut

“ Apis alibea vollupta vololiberepe molu ptae aut sum incturiandis consecra bod qusum resequam, ”

Xxxx
XXxxx.



Xxxx
XXxxx.

changer de boulot. Je les encourage à suivre leurs rêves. Clac clac. Une belle rencontre. La photo figure dans l'exposition Parisiennes.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce projet?

Je vois Paris comme une scène de théâtre. Je le ressentais déjà, étant gamin, en me baladant le soir avec mon père, j'avais l'impression d'évoluer dans un décor en carton-pâte. Sauf que les femmes ne sont pas des figurantes. Elles sont l'âme de la ville. Toutes celles qui ne demandent jamais rien, mais qui sont toujours là. Qu'elles soient cavalière à la garde républicaine, coiffeuse, infirmière, qu'il s'agisse d'une vieille dame qui attend le bus, ou de deux amies qui picolent sur un banc hilare et qui me demandent de ne pas les prendre en photo: « Nos maris pensent qu'on fait des courses! ». Ce sont ces femmes, que je voulais photographier.

Quel part de mise en scène y a-t-il dans votre travail?

Je fais très peu de mise en scène. Ou alors, si ça arrive, c'est assumé et ça en devient drôle. La plupart des photos du projet Parisiennes ont été prises dans la rue, à l'insu des sujets. Dans la foulée, j'allais les voir pour les en informer. Ou bien je demande à quelqu'un de reproduire une scène, une action qui a retenu mon attention, comme le simple fait de marcher.

Je passer régulièrement en voiture devant une bouquiniste. Un jour, je me décide à aller la voir. Je lui demande si je peux

“ Apis alibea vollupta voloriberepe molu ptae aut sum incturiandis consecabod qusum resequam, ”



Xxxxx
XXxxxx.

la photographe. Elle ne comprend pas. Elle se marre. En discutant, l'atmosphère se détend. Au moment de la déclencher, j'obtiens ce que j'imaginai. Autre exemple, une femme de 88 ans, qui vit au premier étage, au-dessus de son salon de coiffure, dans le Xe arrondissement. Cela fait plus de trente ans que je veux la photographe. Je n'osais pas y aller. J'ai toujours été intimidé par sa beauté. Lorsque j'ai franchi le pas, elle m'a répondu qu'elle m'attendait depuis longtemps. Elle adorait mon père. Elle est assise dans son canapé, sans maquillage,



Xxxxx
XXxxxx.

dans un décor de bric et de broc, des appareils pour lisser les cheveux sortis des années 60. Un autre monde. Il se produit autre chose, presque de l'ordre de la vibration. Cela va plus loin que la photographie. On est comme aspiré par la force du moment vécu. Je suis allé dans un hôpital, dans le cadre de l'exposition Parisiennes. Je me suis retrouvé dans un service où j'avais été moi-même hospitalisé. Je n'avais pas établi le lien, lors de la prise de rendez-vous pour le shooting. La première personne qui m'a accueilli,



Xxxxx
XXxxxx.

m'avait à l'époque pris en charge, en tant que patient. Elle revenait à moi, dans la peau d'un sujet. Cela ne pouvait pas être qu'une photo. C'était la boucle de quelque chose. La gratitude que je lui vouais, dans mon cœur, dans mes yeux, devait passer par le clic photographique.

La notion de temps semble primordiale à vos yeux, comme en atteste votre beau-livre, L'épreuve du temps. Quel est votre rapport au temps, en tant que photographe ?
Je n'ai pas de pression du résultat. Je

ne fais que suivre mes émotions. Je peux passer des heures dans une ruelle, en Grèce ou en Espagne, à attendre quelque chose. Je pense qu'il faut laisser reposer une image. Parfois on s'emballe, on pense qu'on tient la photo du siècle, avant de déchanter. En revoyant certaines images, quelques années plus tard, j'ai réalisé je n'avais pas la grille de lecture ou la maturité nécessaires pour en saisir les nuances, au moment où j'avais déclenché. Dans ma tête, je reste un amateur. Je n'ai pas toutes les clés. Je me fie à mes émotions,

“ Apis alibea vollupta volorberepe molu ptae aut sum incturiandis consecra bod qusum resequam, ”

à mon cœur. Physiquement, quand on va chercher une photo, il y a toute une action qui se fait avec le corps, avec la projection de la pensée, et à la fin, avec le cœur. Les photos que je retrouve avec plaisir émanent d'un coup de cœur. Je me demande souvent, si je devais garder quelque chose de ce monde, au 1/100s, ce serait quoi ? Tout vieillit. Et ce n'est pas grave. Mais je m'interroge sur le fait de savoir si j'assumerai une image, avec le recul, vingt ans plus tard. À moi de saisir la nuance, la sincérité, sur le moment, même dans l'urgence – il y a une urgence, quand on photographie, la respiration n'est pas la même – en restant le plus zen possible. C'est un paradoxe, quand même.

Vous prenez aussi la plume, pour raconter des histoires autour des photos, notamment sur votre compte Instagram. Quelle importance accordez-vous aux mots ?

La plupart du temps, les photos n'ont pas besoin de mots. Mais parfois, je ressens le besoin de raconter l'autre chemin, ce que l'on ne voit pas dans le cadre. Je n'explique pas la photo. Je donne des éléments pour la mettre en perspective. J'ai besoin d'écrire quelque chose qui soit en équilibre entre l'image et le texte. De contextualiser sans paraphraser. La ligne n'est pas évidente. J'aime bien savoir les histoires autour des photos. J'adore lire ou écouter Sebastião Salgado. Il me fascine. Son verbe est complémentaire de ses images. J'aurais bien aimé que Irving Penn raconte comment il a photographié Picasso. Que s'est-il passé ce jour-là ? Est-ce qu'il était en retard ? Est-ce qu'il sentait le cigare ? Quel parfum portait-il ? Tout cela, je me l'imagine, en regardant ses images.

“ Apis alibea vollupta
voloriberepe
molu ptae aut
sum incturiandis
conseca bod qusum
resequam, ”

Vous photographiez uniquement en noir et blanc. Quels photographes vous ont le plus influencé, en dehors de Salgado ?

Certainement les photographes humanistes. Les images de Sabine Weiss touchent à quelque chose de l'ordre de l'archétype humain. C'est une femme délicieuse, que j'ai eu la chance de rencontrer et photographier plusieurs fois. Elle garde une telle distance avec son œuvre. Quand elle raconte les détails, c'est comme si ce n'était pas elle qui avait pris la photo ! Elle est exceptionnelle. Il y a bien sûr des photos d'André Kertész qui sont des joyaux d'architecture et de cadre. Celles d'Henri Cartier-Bresson, naturellement. Willy Ronis aussi. Josef Koudelka, le patron dans de multiples domaines à mes yeux. Il est dur. Il est sans compromissions. J'aime bien JR, pas seulement un grand photographe, mais un homme d'engagement, d'idées et de concepts artistiques. Il y en a tant d'autres...

Les mains constituent un sujet récurrent dans votre travail. Pourquoi y attachez-vous une telle importance ?

Je ne retiens pas forcément un prénom, mais je n'oublie jamais un visage, ou une main. C'est dur les mains. C'est intime. Sans concessions. Les mains disent ce que le masque social dissimule. Les ancêtres, la généalogie, la morphologie, l'hygiène, tes secrets, tes névroses, qui tu es. Les mains sont sans doute la seule partie du corps qu'on ne peut pas changer. Mon père était tailleur. Nous n'avions pas de sous et vivions dans une petite pièce. Un de mes loisirs consistait à observer ses mains sur les tissus. Je pense que mon attirance pour les mains vient de là. C'est sûr.



Xxxxx
XXXXX.

Est-ce une série que vous poursuivez dans la durée ?

Je me lève très tôt le matin. Une habitude prise à l'époque où j'animais la matinale sur Europe 1. Avant que mes enfants se réveillent, tous les jours, je prends entre 15 et 45 minutes pour retravailler d'anciens fichiers Raw. Je traite mes fichiers bruts en N&B et je réalise la plupart de mes tirages (pour l'exposition

Parisiennes, j'ai confié l'impression à GoEtic). Ainsi, je redécouvre des images. En ce moment, je ne cherche que des mains. J'ai suffisamment de matière pour faire un livre sur cette thématique. Au moins une centaine d'images de mains prises dans le monde entier. Les mains d'Aznavor, celles d'un sculpteur inconnu au Portugal, de ma mère, de ma fille, de



Xxxxx
XXXXX.



Xxxxx
XXXXX.



Claudia Cardinale, les gants des Daft Punk, la main d'Uderzo dessinant Asterix, des dizaines de mains de pêcheurs, d'enfants hospitalisés... Quand je vois les mains de Claude Lelouch qui tiennent sa caméra de jeunesse: elles en disent plus long qu'un portrait.

Vous avez toujours votre matériel à portée de main? Quels sont vos outils de prédilection?

Comme tout photographe qui se respecte! J'alterne entre les EOS 5DSR et R5. Ce boîtier sans miroir est très rapide, les fichiers sont presque aussi volumineux que ceux du reflex de 50 Mpxl. Je trouve qu'il y a un velouté impressionnant sur les images. Je travaille quasiment tout le temps en focales fixes. Mais avec l'EOS R5, je ne parviens pas à démonter le zoom RF 28-70 mm f/2L USM. Il est monstrueux, tant sur le plan des résultats que du gabarit. Il me donne une certaine assise, au moment de la prise de vue. J'ai réalisé plus des deux tiers de mes photos avec, dernièrement. J'utilise aussi le RF 85 mm f/1,2L USM, une focale que j'affectionne. Il m'arrive parfois, selon la lumière, de capturer certains instantanés à l'iPhone.

L'édition 2021 du Vincennes Images Festival, où vous deviez exposer a malheureusement été annulée. Avez-vous d'autres projets en cours, en plus de l'exposition Parisiennes?

Je suis désolé de cette situation. J'avais été invité pour y exposer quelques images par le président, Franck Nemni, qui fait un travail extraordinaire avec ses équipes. De prestigieux photographes ont participé aux éditions précédentes, comme Yann-Arthus Bertrand, Reza, Matthieu Ricard. C'est un beau rendez-vous. Dès que je peux, je réponds présent. Ceux qui participent et créent ce festival le font pour de bonnes raisons. Ils m'ont accueilli au départ, pour parler de photo. C'est ce qui me plaît chez eux. L'exposition Parisiennes, est gratuite, en plein air. Je souhaite créer une émulsion. Je manque de temps. La période est compliquée. Mais je photographie en permanence. ●

**SUIVEZ LE TRAVAIL DE NIKOS
ALIAGAS SUR INSTAGRAM**
@nikosaliagas